Joël Van Audenhaege: Photographic Fields

Stewen Corvez

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/36896>

DOI : 10.4000/critiquedart.36896

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupe d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Stewen Corvez, « Joël Van Audenhaege: Photographic Fields », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 27 novembre 2019, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/36896> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.36896>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

EN

Joël Van Audenhaege: Photographic Fields

Stewen Corvez

- 1 Au premier abord, *Photographics Field* est un livre étrange. Il fait penser à un catalogue d'exposition, mais il s'agit de l'aboutissement d'un projet hasardeux (au sens noble). Il réunit quinze clichés du photographe belge Joël Van Audenhaege, graphiste également aux commandes des éditions ARP2 Publishing où paraît le livre. Il est lui-même le rédacteur de l'introduction du livre, et à la reproduction des images succède un court essai d'Antonio Guzmán, critique d'art. Les photographies retracent la convalescence de leur auteur en quinze images plus une. La première, la « plus une », est celle qui donnera naissance, par rebond, à la création de ce livre. Il s'agit d'un instantané raté réalisé à l'aide d'un Instantflex, appareil photographique analogique qui permet de réaliser des clichés de type Polaroid. Cette photo est omniprésente, mais c'est la seule qu'on ne verra jamais. On pense immédiatement à *La Chambre claire* de Roland Barthes, qu'Antonio Guzmán ne manque pas de citer d'ailleurs. Ces quinze images se rapprochent par leur style graphique : une forte présence d'un noir qui n'est jamais vraiment profond, et une lumière diffuse qui laisse tout juste deviner quelques formes. On apprendra qu'elles représentent ce qu'on imagine trouver sur un bureau et que l'auteur n'a pas la force de ranger avant la guérison. Et rien de plus. Mais il aurait même pu se passer de nous donner ces précisions, car elles n'impactent que très peu le lieu où le photographe veut nous amener. Le véritable moteur est le hasard. Le hasard des formes, des rencontres entre l'appareil photo et l'évitement continu du sujet. Antonio Guzmán en appelle à Vassily Kandinsky pour justifier le geste de l'artiste. Ce geste impressionne par sa capacité à réunir hors du cadre à la fois le sujet de la photographie et l'auteur. Sans l'ennui de l'auteur, explicitement mentionné, cette série n'existerait pas. Malgré tout, ce n'est pas de l'ennui que parlent ces images, mais de ce qui est insaisissable dans le langage, de la part étrange de l'artiste. Le critique invoque Cy Twombly pour le hasard de ses dessins réalisés dans l'obscurité, mais c'est finalement bien plus sur le terrain de la mythologie qu'il faudrait placer l'affiliation.